

Le Silence de Lorna
Il y a de ces silences

Le Silence de Lorna, Belgique / France / Italie / Allemagne 2008,
105 minutes

Olivier Bourque

Number 257, November–December 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45052ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourque, O. (2008). Review of [Le Silence de Lorna : il y a de ces silences / *Le Silence de Lorna*, Belgique / France / Italie / Allemagne 2008, 105 minutes]. *Séquences*, (257), 36–36.

LE SILENCE DE LORNA

Il y a de ces silences

Le Silence de Lorna est le septième long métrage des frères Dardenne. Le film présenté à Cannes, à Toronto et bientôt à Cinemania a obtenu le prix du scénario, une décision fort justifiée. Encore une fois, les frères font mouche avec une œuvre forte d'un destin cruel.

OLIVIER BOURQUE

C'est toujours la même chose avec les frangins belges. À chaque fois, on se dit qu'ils nous l'ont déjà fait une, deux, trois fois. Le cadrage serré, l'absence de musique, l'événement exceptionnel qui s'inscrit dans la quotidienneté. On se dit qu'ils se répètent, que leur cinéma ressemble peut-être même à un téléfilm.



Arta Dobroski, une quasi-inconnue, illumine l'œuvre au complet

On a toujours tout faux. Car au bout du compte, avec l'addition de leur partition, se soulève une belle et grande émotion, pas créée de toutes pièces, mais naturelle. On se rappelle ce plan, ah oui, et cet autre plan. Mais qu'est-ce qui fait que ça marche encore ? Des petites et grandes choses : une mise en scène ultra-précise, de bons comédiens, un talent de raconteur...

Le scénario fait encore la part belle aux silences, aux non-dits; la force de leur cinéma s'exprime quand l'extraordinaire côtoie la banalité.

En fait, peu de réalisateurs réussissent avec autant d'acuité que les frères Dardenne à scruter leur société (ici la Belgique) tout autant que l'âme humaine. Les personnages parlent peu, c'est l'action qui prime. C'est par le mouvement que le cinéma des Dardenne prend tout son sens. Rien n'est magnifié, au contraire, mais ce parti-pris de la vérité donne au film un aspect documentaire. Voilà un cinéma qui sera étudié dans les écoles, pas seulement en raison du style, du contenant, mais aussi parce qu'il donne une bonne indication de la manière de vivre des gens à cette époque précise.

L'époque en question est la nôtre. Celle du début du nouveau millénaire. Celle du 11 septembre, celle qui est parasitée par la paranoïa américaine, celle qui fait que tous les étrangers deviennent des intrus. Celle également d'une certaine montée de l'extrême droite en Europe, de l'assassinat de Theo Van Gogh.

C'est celle aussi où les inégalités sociales et mondiales sont les plus visibles. Celle qui permet à un jeune Africain ou à une jeune Kosovare de voir l'opulence de nos sociétés par l'écran cathodique. Celle qui permet enfin de prendre un bateau, d'utiliser des moyens de transport divers pour atteindre cet « idéal ». Que ce soit en Europe ou en Amérique.

C'est ce qu'a décidé l'héroïne du film. Lorna, une jeune Albanaise, a fait un mariage blanc avec Claudy, un Belge junkie, pour obtenir sa nationalité. Mais son existence est sur le fil du rasoir. Elle doit gérer ce mari instable dont elle tombe lentement amoureuse, mais également satisfaire une sorte de mafia locale qui s'arrange pour faire entrer en Belgique des immigrants illégaux. Les membres de cette organisation criminelle veulent la tête de Claudy afin que Lorna épouse un autre homme, un Russe qui souhaite entrer au pays. Le processus marchera si Lorna tient sa langue.

Le Silence de Lorna s'inscrit dans la continuité du cinéma des frères Dardenne : il s'agit d'un drame social — qui emprunte aussi au film noir — doublé d'une aventure humaine extrême. Car sous son incroyable placidité toute slave, Lorna vit une expérience terrible. Elle doit détourner le regard du sang versé, condition *sine qua non* de sa liberté. Elle doit embrasser ce cruel destin, immense prix pour une vie qu'elle croit meilleure et où elle pourra acheter ce petit snack à Liège. Le passé rejoint finalement Lorna sous la forme d'une fausse grossesse, un rejeton inventé lui rappelant la mort de Claudy.

Les Dardenne s'imposent avec le style qui a fait leur renommée. Avec des plans plus amples et un ensemble un peu moins cru que ceux de leurs œuvres précédentes, ils traquent encore et toujours leurs personnages avec leur caméra à l'épaule. Toutefois, l'esthétisme est plus soigné, on sent un désir chez les Dardenne d'aller plus loin dans leur expérimentation. Le scénario fait encore la part belle aux silences, aux non-dits; la force de leur cinéma s'exprime quand l'extraordinaire côtoie la banalité.

Les acteurs fétiches des frangins viennent faire leur tour. Une courte scène pour Olivier Gourmet, qui joue un policier, alors que Jérémie Renier incarne ce junkie tout en dignité, principal partenaire de Lorna. Mais surtout, les frères Dardenne filment Arta Dobroski, une quasi-inconnue, qui illumine l'œuvre au complet. Sa présence de petite fée assure une douceur à un film qui aurait pu être piquant, écorché. Elle incarne à elle seule, l'expérience parfois malheureuse de l'immigration, le déracinement, la vulnérabilité de l'être et ses parts d'ombre et de lumière.

■ Belgique / France / Italie / Allemagne 2008, 105 minutes — **Réal.** : Jean-Pierre Dardenne, Luc Dardenne — **Scén.** : Jean-Pierre Dardenne, Luc Dardenne — **Images** : Alain Marcoen — **Mont.** : Marie-Hélène Dozo — **Int.** : Arta Dobroski (Lorna), Jérémie Renier (Claudy), Fabrizio Rongione (Fabio), Alban Ukaj (Sokol), Morgan Marinne (Spirou), Olivier Gourmet, Anton Yakovlev, Grigori Manukov, Mireille Bailly — **Dist.** : Séville.